

logue contemporain, Crépieux-Jamin. Il est malheureusement trop court. Il est vrai qu'il n'était pas possible de résumer en 70 ou 80 pages toute la matière graphologique. D'autre part, il m'a semblé qu'il accordait une large place à l'interprétation personnelle, à la sympathie et à l'antipathie, dans l'analyse des écritures. C'est du moins l'impression que j'ai eue en lisant les portraits graphologiques qu'il a publiés dans le *Mercur*. Certes, il ne peut pas avoir trouvé, dans les seuls spécimens d'écritures qu'il a reproduits, tous les traits du caractère qu'il a énumérés dans ses portraits. De plus, comme il connaissait *auparavant* les personnes dont il a analysé les écritures, ces portraits ne peuvent pas avoir une grande valeur *probante*. En graphologie, comme en toute autre étude, il faut *éliminer l'équation personnelle*, afin de se rendre *neutre et impersonnel*. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut faire œuvre de science.

MEMENTO. — Sous le titre : *Une Société secrète émule de la Compagnie du Saint-Sacrement : L'Ac de Toulouse aux XVII^e et XVIII^e siècles* (Auguste Picard, éditeur), M. le comte Bégouen a écrit une curieuse étude sur « l'une des fameuses congrégations secrètes dirigées par les Jésuites et dont on a si souvent parlé comme d'une chose mystérieuse et redoutable ». L'existence de cette Société aurait été ignorée jusqu'ici. L'auteur aurait retrouvé sa trace dans une trentaine de villes.

L.-C. de Saint-Martin : *Le Cimetière d'Amboise*, suivi de *Stances sur l'origine et la destination de l'homme*, est précédé d'une préface — commentaire du Dr Papus (Chacornac).

Le Catalogue de la Bibliothèque de la Société Unitive (rue de Rivoli, 240), comprend 2421 numéros d'ouvrages sur les Sciences psychiques, la magie, l'occultisme, la médecine, la philosophie, la littérature, etc. Il est complété par une table alphabétique des sujets traités par les auteurs mentionnés au catalogue.

Dr G. Durville et H. Durville : *Mémoire pour la Défense de l'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage devant la justice*. Les auteurs plaident avec chaleur et de sérieux arguments, en faveur de la liberté de la médecine : ce qu'on ne peut qu'approuver.

NOUVELLES REVUES : *Psychic Magazine* (Henri Durville, directeur ; revue bi-mensuelle, illustrée, in-4 à 2 colonnes). Le 1^{er} numéro contient des articles sur les Phénomènes dits de Matérialisation (Barklay), un cas de réincarnation (Dr G. Durville), la Chiromancie (B. Harlay), l'Hypnotisme (Jagot) et le Tarot Alchimique (Jollivet-Castelot).

Les Echos du Silence (trimestriels, 30, rue Gay-Lussac). A retenir surtout les deux premiers articles (*Exégèse de demain*, *Office de la Procréation*), de Victor et Stanislas Fumet.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Le Correspondant : un anonyme raconte la véridique histoire du très prochain emprunt russe. — *La Renaissance* et *Revue Sud-Américaine*, descriptions et anec-

dotes sur le Tango, « vaccanale » à la mode. — *L'Antivivisection* : le vaccin préalable à un vote du Sénat. — *Les Feuilles de mai* : M. Pierre Hamp dénonce « le militarisme antipatriote ». — *La Clarté* : un poème de M. Rogatien Duverger. — Memento.

Par la plume d'un anonyme, **Le Correspondant** (25 décembre) traite du concours effectif que la Russie pourrait apporter à l'effort de la France. « Si la guerre éclatait demain ? » demande un politicien de café. Son ami répond, certain, glorieux de belle confiance : « Il y a la Russie ! » Le rédacteur discret du *Correspondant* intervient dans ce dialogue et dépeint : « La vraie situation. » Tout l'article est à lire. Il n'est guère rassurant. Sur les mouvements de troupes, leur nombre, la pénurie de lignes stratégiques en Russie, on trouve là des tableaux et des cartes démonstratifs, à l'appui d'un texte judicieux.

Nous en découpons ce passage, qui est instructif ou, en tous cas, apprendra quelque chose à ceux que ces mots : « les affaires » ou cette locution appliquée à tel ou tel : « il fait des affaires » plongent, comme nous, dans une sorte d'épouvante.

Il n'est pas sans intérêt de raconter maintenant la véridique histoire du très prochain emprunt russe des chemins de fer.

Un financier parisien très en vue, s'étant octroyé des loisirs, s'en alla en Russie, à titre purement privé, pour y chercher quelque grande opération à réaliser.

La France allait voter la loi de trois ans, c'est-à-dire atteindre la limite des charges militaires qu'elle peut s'imposer. L'Allemagne, au contraire, demeurerait susceptible d'accroître encore les effectifs et la puissance de son armée. La nécessité était, dès lors, urgente de réclamer à l'Alliance un concours vraiment efficace, pour garantir la paix en rendant un conflit hasardeux *a priori* pour nos voisins de l'Est. Mais ce concours ne pouvait être « sérieux » qu'à la condition de réaliser sans retard tout le programme indiqué par notre état-major général et comportant, avec la création de lignes ferrées stratégiques, la mise en état des moyens de transport et de circulation indispensables pour permettre la mobilisation de l'armée russe occidentale.

Dans la réalisation de ce programme, la création de chemins de fer semblait être au premier plan. Il n'en fallut pas davantage pour que notre éminent financier s'en allât trouver M. Kokovtseff et lui tint à peu près ce langage : « Vous avez des besoins d'argent impérieux et pressants, un emprunt « des chemins de fer » est indispensable pour vous. Or nous sommes en état de le lancer en garantissant son succès et nous sommes prêts à mettre une fois de plus nos réserves énormes de capitaux à votre service. Mais nous vous imposons la construction des lignes stratégiques utilisables en cas de conflit. »

La manière dont cela fut dit laissait supposer implicitement qu'un homme parlant avec une si belle assurance était à tout le moins investi d'une mission officieuse.

Le ministre se montra très réservé : il lui semblait avec raison incroya-

ble, en effet, qu'une proposition aussi nette pût être formulée « à titre privé ». Néanmoins il ne crut pas devoir dissimuler qu'un simple accord ne lui paraissait pas inacceptable.

Peu de jours après, notre ministre des finances recevait, à son tour, la visite du même négociateur « privé ». « Je crois pouvoir vous pressentir, monsieur le Ministre, *ayant vu la semaine dernière M. Kokoutsoff*, sur l'opportunité de construire en Russie des chemins de fer stratégiques, à la condition que le marché français sera ouvert, cinq années de suite, à 500 millions d'obligations russes par an. »

Pendant ce temps, le gouvernement de Pétersbourg faisait demander discrètement par son ambassadeur si, vraiment, un accord sur les bases indiquées était possible ; le gouvernement français faisait faire par M. Delcassé les mêmes sondages.

La combinaison finit par aboutir : la promesse de chemins de fer stratégiques fut faite par la Russie, — sans qu'aucune précision ait été donnée par elle à leur sujet, — et la promesse d'un grand emprunt de 2 milliards et demi de francs à émettre en cinq années successives à partir de 1914 fut faite par la France, — sans qu'aucune précision ait été réclamée par elle au sujet des fameux chemins de fer stratégiques. — Mais quelle « belle affaire » tout de même !

§

En état de crise latente, avec son inquiétude universelle, sa soif de plaisir, l'étalage du luxe, une fièvre qui brûle tout, et, de ci de là, quelques appels platoniques à la morale, à la religion, poussés par de petits jeunes gens ou de vieux messieurs élevés par les pères jésuites, — cette époque répète assez ce que fut le temps du Directoire. Les belles campagnes de la première République sont remplacées par les merveilleux progrès des inventions. Les jeunes capitaines vainqueurs sont nos pilotes d'avions. La Révolution était morte avec le bel et pur Saint-Just et le grand Robespierre. Nous sommes en réaction sur le généreux mouvement d'émancipation civile et intellectuelle qui suivit l'affaire Dreyfus...

En attendant qu'il sorte *socialement* quelque chose de l'effervescence actuelle que nous communiquons à l'Europe, — nous avons le tango ! Les âmes se trémoussent autant que les derrières, dans cette fureur de danse, et nous écrivons : les âmes, avec le sentiment du vague que le mot implique. Voilà deux ou trois ans, le pas du dindon ou celui du *grizzly bear*, importés du nord américain après le *cake walk*, cette grimace de nègres, — préoccupaient la jeunesse. Aujourd'hui, de douze à soixante ans, les enfants des deux sexes et de toutes conditions dansent le tango. Il y a des membres des grands corps de l'Etat, des poétesses et... jusqu'à des aïeules qui n'ont jamais rien fait imprimer !...

M. Robert Hénard commence « Une enquête sur le Tango » dans **La Renaissance** (3 janvier) :

Qui enseigne le tango ? Des Américains, Argentins, Brésiliens, sauvages d'hier ayant troqué leur défroque de plumes contre le veston et le smoking, individus aux joues bleues, aux cheveux et aux sourcils luisants et noirs, arrivés presque sans sou ni maille et qui s'en iront les poches pleines, des Hongrois au visage glabre et au nez en bec d'aigle, des Belges, des Italiens et, enfin, des Français, les uns professionnels cotés et honorables, les autres, parvenus du plaisir en vogue, anciens plongeurs de restaurants, garçons de café, chauffeurs d'auto, etc., gars intelligents, bien bâtis, qui, vite experts en un art facile et lucratif, joignent au besoin, à sa pratique des procédés d'un genre spécial et moins délicat.

Une dizaine de thés-tango importants, où il est de bon ton de paraître de quatre à sept heures, fonctionnent actuellement à Paris. Il existe encore nombre d'établissements semblables, mais de moindre envergure, cours de tango avec thé, apéritif-tangos, etc., que ne dédaigne pas de visiter une société qu'il est convenu de regarder comme des meilleures.

On danse le tango le soir, après dîner, dans les mêmes lieux de réunion et alors le passe-temps favori prend d'autres noms, devient tango-champagne, tango-souper, tango-gala, redoute. Après minuit, le tango règne universellement dans les cafés des boulevards. Fêtards et bourgeois, snobs et curieux de toutes sortes, mêlés, étroitement serrés autour des tables, assistent aux évolutions chorégraphiques de quelques couples salariés qui, front à front, côte à côte et cuisse à cuisse, suivent impassiblement un rythme d'une monotonie lancinante. Il arrive que quelques-uns des spectateurs, saisis soudain du désir de se produire, prennent part à ces ébats : ils invitent des femmes aguichantes dont la chair les tente. Parfois, une Américaine pocharde se met de la partie et fait montre d'une exubérance insolite qui donne de la gaieté au tableau.

Le tango est dans toutes les bouches.

Oui, il est « dans toutes les bouches » et M. Hénard, à son insu peut-être, donne un sens défini à ces vers mystérieux de la romance que chantait si comiquement, il y a quelques années, la brave M^{me} France :

Tes yeux dans mes yeux
Et tes deux pieds dans ma bou-che !

M. Robert Hénard cite des historiettes fort amusantes.

L'un d'eux, par exemple, — il s'agit des professeurs de tango, — est un ancien garçon de café de l'une des tavernes les plus renommées du boulevard. Il y a un an, il y servait encore. Doué d'un physique suffisamment « argentin » bien que né sur les hauteurs de Belleville, beau garçon et roublard, il a appris la danse à la mode et s'est produit avec succès sur la scène des cafés-concerts. Il a ouvert un cours où la clientèle a afflué bientôt, une clientèle de jolies femmes étrangères, de Françaises en maraude de plaisir et surtout de femmes mûres. Il se fait payer quatre-vingts francs l'heure et encore ne la donne-t-il pas tout entière. A la quarante-et-unième minute il se pâme ; il est las ; il s'allonge sur un canapé, se repose.

Et ces dames sont autour de lui qui l'éventent, lui servent des boissons fraîches... Vous ne me croyez pas ? L'histoire est vraie, cependant.

En voici une autre. A un tango champagne des plus courus, une dame de la haute aristocratie se livre à un magnifique brun, musclé comme Hercule et léger comme Diane, qui l'entraîne en un langoureux tango. Elle ne le connaît pas, ne l'ayant encore jamais aperçu. Il danse à miracle et elle s'abandonne voluptueusement. Le tango fini, elle lui en demande un autre. Nouvelles délices. La dame tombe en une rêverie dangereuse. Elle quitte la salle fort tard et à regret. Huit jours plus tard, elle dîne en ville. Qui reconnaît-elle parmi la valetaille galonnée ? Son danseur de tango !

Comme vous devez bien le penser, ces erreurs ont parfois des suites fâcheuses et l'amoureux et séduisant danseur se révèle à l'occasion maître chanteur expérimenté. Les leçons de tango sont alors le prélude d'enlèvements qui précipitent dans les bureaux de la Sûreté Générale des familles éplorées. On lance de fins limiers à la poursuite des fuyards. Mais ils sont déjà loin. Ces fugues, dont les conséquences sont toujours navrantes, ont, paraît-il, généralement pour but — on ne sait trop pourquoi — l'Autriche.

L'aventure peut même être plus sombre. Une jeune femme se rend à l'insu de son mari dans quelque élégant thé-tango. Elle y remarque un danseur et danse avec lui : il l'enlace, la serre hermétiquement dans ses bras et les voilà en branle. Au fur et à mesure que se répète le rythme berceur, l'étreinte du cavalier devient plus étroite : le cœur de la dame bat à tout rompre et, quand l'archet des tziganes meurt sur les grincivariis, elle est vaincue. L'instant d'après, elle recommence. Le danseur, qui, jusque-là, s'est tu, murmure alors quelques vagues paroles dans un idiome à peine intelligible. On lie connaissance. Un quart d'heure après, on se retrouve devant une tasse de thé : « Je suis Argentin, dit le bel inconnu. Ah ! ce tango parisien, comme il est fade, incolore, comme il est loin du tango de mon pays !... » La dame ouvre de grands yeux. Elle questionne anxieusement l'étranger ; il lui répond : « Je ne puis dépeindre, il faut voir... » Elle se tait ; il reprend : « Voulez-vous voir, voulez-vous venir chez moi ? Je vous montrerai le tango argentin, le vrai, le tango fougueux, terrible et délicieux. » Il donne son adresse. La dame se récrie, jure qu'elle n'ira jamais. Le lendemain, elle court au rendez-vous. Elle passe une heure de folle ivresse... Rentrée chez elle toute étourdie, un peu honteuse de l'escapade, heureuse et brisée, elle retire lentement son manteau. Soudain, elle pousse un cri, pâlit, chancelle. Son collier ? Elle n'a plus son collier ! Le séducteur était un voleur... « Vous plaisantez, me direz-vous, vous parlez comme un film cinématographique ! » Eh ! bonnes gens, allez-y voir !

Le haut clergé catholique interdit le tango aux fidèles. Il accroîtra de beaucoup le nombre des infidèles. La mode passée, les brebis égarées reviendront au giron. C'est le mieux que l'on puisse espérer dans les palais épiscopaux.

Un des professeurs-dames les plus haut cotés d'aujourd'hui répondait à ce veto des prélats : « Moi qui prie tous les jours la Sainte Vierge et en obtiens tout ce que je lui demande, je ne puis croire que le tango déplaie au Ciel. Ah ! si Mgr Amette venait me

voir danser !... Mais où diable a-t-il pu aller voir danser le tango, pour le condamner ? »

Telle est la faveur du tango qu'une nouvelle revue : **Revue Sud-Américaine** (janviers-mars) dans son premier numéro auquel ont collaboré MM. Georges Clemenceau, Paul Adam, Léopold Lugones, Maurice Ajam, Francis Vielé-Griffin, Jules Payot, G. Ferrero, T. L. O' Connor, Ronald Mac Neill, Camille Mauclair, Raphaël Altamira, — publie aussi une étude de M. R. B. Cunningham Graham sur « le tango argentin » !

M. Cunningham Graham évoque les débuts de la faveur du tango :

Quand tout le monde fut assis, l'orchestre — de ces chers tziganes naturellement, — entama un morceau mi-ritournelle, mi-habanera, canaille et sensuel, et involontairement les mains même les plus aristocratiques, les mains de belles dames dont les géniteurs immédiats étaient des marchands de porcs de Chicago ou des *gambusinos* brusquement enrichis par un coup de pioche heureux à Zacatecas, — les mains frappaient délicatement le dossier des sièges, mais rarement en mesure.

Un grand jeune homme, qu'on aurait cru confectionné d'après une gravure de modes, les cheveux noirs lissés et collés sur le crâne, le pantalon au pli impeccable qu'on eût dit chaque jambe taillée dans du carton, s'avança en compagnie d'une jeune femme serrée dans une jupe si étroite que ses jambes ne pouvaient bouger que grâce à une fente qui montait jusqu'aux genoux. Il prit sa partenaire par la taille et lui tint une main à la hauteur du visage, en se pressant contre elle de telle façon qu'une jambe du pantalon au pli trop raide disparut complètement contre la jupe étroite. Ils tournèrent, s'inclinant, se penchant, levant la jambe, se tordant comme des serpents, avec des mouvements de hanches qui semblaient confondre pantalon et jupe en un tout inharmonieux. La musique devint de plus en plus furieuse, les pas de danse s'accéléchèrent jusqu'à ce que, d'un bond, la jeune femme se jetât dans les bras de son danseur, qui la renversa jusqu'au sol avec autant de précautions que si elle eût été un œuf frais pondu ; après quoi le couple salua et disparut.

De discrets applaudissements s'accompagnèrent d'exclamations : « Charmant ! Merveilleux ! Quelle grâce ! Vivent les Espagnoles ! » Car ce judicieux public, insoucieux des luttes pour l'indépendance et des changements politiques, paraissait croire que Buenos-Aires était en Espagne et n'avait jamais entendu parler de San Martin, de Bolivar, de Paez et des autres libérateurs de la Patrie.

Pour cette cohue de snobs, le monde se composait de Paris, de Londres et de New-York, sans rien d'autre, sinon les tziganes et les danseurs de tango, personnages un peu barbares et par delà le rideau.

Lentement, les salles du grand hôtel se vidèrent, et, dans les corridors et les passages, le mélange des parfums s'attardait, comme un encens affadi dans une église déserte.

Les automobiles emmenèrent les dames et leurs amis, et les chauffeurs qui avaient grelotté au dehors tandis que la foule transpirait à l'intérieur,

échangeaient des réflexions avec les portiers majestueux, et l'on entendit même cette interpellation : « Dis donc, Anatole, as-tu vu mes vaches ? »

Ce mot du chauffeur n'est point d'un homme du monde. Il révèle un moraliste, ce qui vaut parfois mieux. En vérité, nous assistons à une singulière *vaccanale*, si j'ose m'exprimer ainsi.

§

De l'Antivivisection (décembre) :

Les soldats chair à expérience !

La France est un pays de liberté, et les droits de l'homme et du citoyen y sont sacrés !

Aussi, après la déclaration *obligatoire* de la tuberculose, voici que l'on parle de rendre la vaccination antityphique également *obligatoire*.

Les sérums ayant fait banqueroute, les grands-prêtres de la médecine officielle en mal de réclame et de décoration se sont mis fabricants de vaccins, et ils veulent à toute force nous les injecter. A coup de statistiques complaisantes, chacun clame les merveilles de son virus. Des seringues menaçantes se lèvent de tous côtés. On n'a plus le droit d'être bien portant. Sous prétexte d'une maladie *possible*, on cambriole votre peau, on infecte votre organisme de germes morbides, on souille votre sang de toxines. Voilà où nous en sommes !

Cependant l'Angleterre, pays de la vaccine, après avoir comblé Jenner d'honneurs, reconnaît à ses citoyens le droit d'invoquer le cas de conscience pour se soustraire à l'inoculation. Plus de 150.000 parents anglais refusent chaque année de soumettre leurs enfants à la manie des vaccinateurs ; et cependant la mortalité anglaise est inférieure à la mortalité française.

Que dire de la vaccination antityphique, née d'hier, et qui a déjà occasionné dans le civil de nombreux cas de mort ? Nous disons « dans le civil », car elle a été aussi « essayée » dans l'armée, et principalement sur les soldats du Maroc. Mais là, allez donc voir ce qui s'y passe ! La consigne est de se taire. Sans contrôle, on a sorti des statistiques merveilleuses et voici qu'un sénateur, le Dr Léon Labbé, de l'Académie de médecine, vient de déposer sur le bureau du Sénat un projet de loi pour rendre la *vaccination antityphique obligatoire dans l'armée*.

Il reste cependant à savoir si les mères françaises donnent leurs enfants au pays pour remplacer les cobayes et les lapins comme sujets d'expérience. Si Messieurs les vaccinateurs sont si sûrs que cela de l'efficacité de leurs virus, qu'ils l'essaient sur eux-mêmes, pas sur les autres. Le docteur Léon Labbé doit se soumettre tout le premier à l'épreuve, ainsi que les sénateurs qui l'appuieront. Après, et seulement après, ils pourront voter.

Espérons encore qu'il se trouvera, à la Chambre haute, assez d'esprits libres pour rappeler ce sénateur trop zélé au respect « de la peau des autres ».

C'est peut-être M. le professeur Léon Labbé qui a raison. Mais l'idée de le soumettre d'abord à son vaccin et d'inoculer le virus à tous les sénateurs qui seraient partisans de l'injecter obligatoire-